

LA FRANCE LIBRE

La France aux Français!

Journal Populaire, Républicain Catholique

Christ et Liberté!

ABONNEMENTS

Table with columns for duration (UN AN, MOIS, 6 MOIS) and price (FRANC, CENTIMES) for LYON and other departments.

DIRECTEUR: F.-I. MOUTHON

LYON, Rue de la Charité, 48 - RÉDACTION & ADMINISTRATION - 46, Rue de la Charité, LYON

ANNONCES

Les Annonces sont reçues, pour Lyon et la Région... AUX BUREAUX DU JOURNAL... A Paris: Chez M. PRÉVAL, 28, Rue d'Assas

Les amis de Zola. — Un attentat anarchiste

LA JOURNÉE

L'anarchiste Etievant a frappé hier, sans aucune sorte de provocation, deux gardiens de la paix à coups de couteau et de revolver. On espère sauver les victimes.

De nouvelles manifestations antisémites, sans gravité, se sont produites. L'effervescence est toujours très grande en province comme à Paris. De nouvelles manifestations s'organisent de toutes parts.

Le Parquet de Paris a reçu la plainte du ministre de la guerre contre Zola et le gérant de l'«Aurore». Ces deux individus seront traduits en cour d'assises.

Des troubles se produisent sur plusieurs points du territoire italien, provoqués par la misère qui y est grande.

Le Danger

Dans le domaine de la politique, il n'y a entre les questions ni muraille, ni cloison; toutes se tiennent et s'enchangent; de l'une sur l'autre, il y a une répercussion nécessaire, une réaction fatale. Mettre chaque question dans un bocal spécial avec une étiquette « question chinoise, question d'Orient, affaire Dreyfus », conduirait aux erreurs capitales, aux fautes irréparables. Tout cela ne fait qu'un, tout cela s'enchaîne étroitement.

Les plus graves parties se jouent à l'heure actuelle sur l'échiquier immense de la politique. Le partage du monde s'achève; l'heure approche où sur tous les points du globe le drapeau d'une des grandes nations civilisées flottera. En Chine et en Afrique notamment, la rivalité est âpre et la concurrence acharnée.

A qui reviendront les bénéfices de l'exploitation de la Chine? telle est la question posée aujourd'hui en Extrême-Orient. La guerre sino-japonaise et l'occupation récente de Kiaotchéou par les Allemands ont rendu aigu le conflit latent des grandes puissances dans les mers de Chine. Chacune veut s'emparer d'une part dans le Céleste-Empire et s'assurer une part du commerce avec la Chine. La France a, là-bas, de très grands intérêts: par ses colonies du Tonkin et de l'Indo-Chine, elle est voisine de l'empire chinois; elle doit s'assurer dans le sud de l'empire du Milieu les mêmes avantages que la Russie a su se faire accorder au nord. L'Allemagne, de son côté, veut s'assurer dans les pays japonais une place prépondérante. L'Angleterre, le Japon ont aussi des prétentions et des intérêts.

Depuis le fameux télégramme de Guillaume II au président Krüger, le dissentiment allait croissant entre l'Allemagne et l'Angleterre. Les dernières nouvelles font craindre qu'un rapprochement qui serait funeste à notre influence ne se produise entre Londres et Berlin. Guillaume II et son ministre M. de Bulow semblent prêts de s'entendre avec le cabinet de lord Salisbury; ils paraissent sur le point de réaliser de concert l'emprunt chinois. « Le cabinet anglais s'est montré correct à notre égard », écrivait la Post de Berlin. Voilà une co-rection bien extraordinaire en présence des envahissements de l'influence germanique en Chine. Et l'on ne comprendrait pas ce subit désintéressement de John Bull en Extrême-Orient, et cette affection nouvelle pour l'Allemagne, si, sur un autre point du globe, de gros événements n'appelaient les forces et l'attention des Anglais.

Notre mission Marchand, sur le point de réussir, inquiète au plus haut point le Foreign Office. Que cette mission ait un plein succès, et nos possessions du Congo sont réunies à l'Abyssinie, à notre colonie d'Obock, aux Etats de notre allié Menelik; la haute vallée du Nil nous appartient et le fameux empire britannique qui doit s'étendre d'Alexandrie au Cap est coupé en deux. Aussi, dans les forêts du Bahr-el-Ghazal, comme dans le golfe du Pentagile, les plus graves intérêts sont engagés.

Des lors le jeu de la politique anglaise apparaît: elle ne contrariera pas en Chine les ambitions de Guillaume II; et celui-ci de son côté cessera de suivre une politique parallèle à celle de l'alliance franco-russe, il laissera en Afrique carte blanche à l'Angleterre. Nos intérêts, on le sait, sont gravement menacés: en Chine et en Afrique la double partie qui se joue aura pour la France les plus grandes conséquences.

ces: il y va de notre avenir en Chine et en Afrique, de notre grandeur coloniale, maritime, commerciale.

Et pendant que l'on se dispute l'empire du monde, une bande d'agités paralyse notre gouvernement, occupe l'opinion publique du plus grotesque et du plus odieux des romans. La grandeur de la France entre les mains du syndicat Dreyfus, voilà où nous en sommes! Mais que leur fait la grandeur de la France, à ces Juifs parasites qui pour sauver la plus galeuse des brebis d'Israël sacrifieraient dix fois une patrie qui n'est la leur que par accident, à ces protestants qu'aveugle leur sectarisme et leur haine du catholicisme, à ces romanciers en quête de scandale et de louches subventions! Qu'importe la France, et sa gloire, et son armée à tous ces gens-là. Ils n'ont qu'un désir: satisfaire leurs passions basses, leur cupidité ou leur vengeance.

La grandeur de la France dans le monde est en jeu et la France est paralysée par l'affaire Dreyfus. Simple coïncidence? Libre aux naïfs de le croire. Est-ce par une simple coïncidence que depuis le XIII<sup>e</sup> siècle les troubles intérieurs n'ont jamais cessé de paralyser notre action au dehors. Ce sont là les procédés habituels de la politique anglaise. La main de l'étranger est dans l'affaire Dreyfus, elle pousse les trahisons, elle entretient l'anarchie.

Et c'est le moment que les hommes, élevés dans la hiérarchie sociale par leur position ou leur savoir, choisissent pour faire des pétitions en faveur de la révision d'un procès qu'ils savent bien et définitivement jugé. Je ne sais quel faux idéal de justice individualiste les hypnotise et les aveugle. Ils sont affolés par l'idée qu'une injustice aurait pu être commise; cette idée obsédante va grandissant, grossissant dans leur cerveau; ils perdent le sens des réalités, ils ne voient plus, ils n'entendent plus. Ils commentent la plus criante des injustices: ils font souffrir, ils humilient la France; ils peuvent la tuer.

Et quand la France se réveillera enfin de cet horrible cauchemar que l'on appelle l'affaire Dreyfus, le premier rôle en Chine sera pris par l'Allemagne, l'Afrique sera anglaise du Cap au Caïre et la révolution sera à nos portes.

Jean MONTALQUET

Encore lui

L'Echo de Paris qui passe pour prendre ses renseignements à bonne source, apporte quelques témoignages probants sur la culpabilité du traître en faveur de qui, jusque là, personne (je n'en non jure) n'a pu fournir une présomption plausible d'innocence.

Il demeurait d'abord l'affirmation du syndicat reprise par Zola que, seul, le commandant du Paty de Clam aurait enquêté sur les agissements de Dreyfus et affirmé qu'en dehors de lui des agents supérieurs du service des renseignements détachés de la Sûreté générale et le chef de la Sûreté, M. Cochefert, instruisaient hors du ministère avant l'arrestation, dans le plus grand mystère.

Les rapports des divers agents précisent les relations de Dreyfus avec des étrangers liés par le service de contre-espionnage et les droits de leurs entrevues. Ils établissent, à la charge du traître, plusieurs voyages non autorisés à l'étranger, les relations d'intimité et d'affaires qu'il eut à Monaco, à Nice et à Paris avec une espionne qui disparut après son arrestation.

On saurait même la somme payée au Judas qui vendit à la Prusse nos plans de mobilisation. Les trente deniers de l'ancien état remplacés par trois cent mille marks en or. Ce fait aurait été affirmé à Strasbourg par le policier Karl, de Mulhouse, qui pouvait le savoir, puisqu'il disait avoir acheté lui-même pour ce prix ces documents à un officier allemand français.

Mais cet officier d'état-major (dont pas Esterhazy) pouvait être un autre que l'officier Dreyfus, quoique l'on n'en connaît pas d'autre qui se fut rencontré avec Karl.

En effet. Seulement les rapports de nos agents, dont les auteurs sont, nous dit-on, d'une honorabilité à toute épreuve, resseraient peu à peu autour du traître soupçonné, sans qu'il le sût, le réseau des investigations. L'un des fidèles serviteurs que Dreyfus vendait à l'étranger quand il savait leurs noms et leurs missions, fournit la preuve manifeste que les états de mobilisation du 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> corps avaient été soustraits au 4<sup>e</sup> bureau.

Les charges contre Dreyfus prenaient corps. On ne l'arrêta cependant pas immédiatement. Le ministre de la guerre, avant de déshonorer pour jamais un officier, voulait avoir une preuve absolument indiscutable de sa trahison.

Il l'eut.

Il fit fabriquer de faux documents relatifs à la concentration des troupes dans l'Est et les commit à la garde du seul Dreyfus. Quelques jours après notre service de contre-espionnage à l'étranger rapportait au ministère la copie exacte des pièces que connaissaient seuls dans tous leurs détails le ministre et Dreyfus.

A cette réception, le ministre, obligé de concourir à la trahison de Dreyfus ou à la sienne, ordonna l'arrestation et les poursuites qui aboutirent, après une nouvelle instruction, à

la condamnation à l'unanimité du traître dont l'aveu mitigé, partiel (avec de livraisons de documents dans le but patriotique d'en obtenir d'autres) subsiste dans les papiers du ministère de la guerre.

Martel.

Un Crapaud dans un Trombone

« Il était un pauvre batracien... Qui croyait être musicien. » J'ai lu, je ne sais où, l'histoire d'un malheureux crapaud qui avait entendu Mozart. Après avoir souffert beaucoup de l'injustice des bêtes, sur ses vieux jours il recontra dans le creux d'un buisson un vieux trombone abandonné dont il fit sa demeure. L'existence du vieux solitaire, avant qu'il se soit fait un sort dans la musique, fut une odyssée lamentable. Ses voisins de laide dédaignaient son génie, et la sottise de ses contemporains l'obligeait à garder pour lui les symphonies ententes qui chantaient dans son être. Ce qu'il se rattrapa dans le trombone...

L'histoire de l'animal infortuné me revient dans l'esprit, à l'audition du Peuple, ce matin. Le trombone n'est plus neuf, — tant de générations s'en sont servi pour des harmonies différentes... Et Beynier, le crapaud, ne connaît pas ses notes, — on ajoute même qu'il n'a point gardé souvenir de celles que de compatriotes ecclésiastiques ont soidées pour lui faire sa mince éducation.

Au si quel concert que le sien! Par Dieu que l'animal reste dans le trombone, mais qu'il n'y fasse point de musique.

H. Lardanchet.

Note à Beynier. — Monsieur: Vous avez eu quelquefois l'intention de gifler, quel qu'il soit, un rédacteur de la France Libre, nous dites vous. Or nous passons successivement, deux de mes amis et moi, quatre fois par jour à votre porte: il vous suffit donc d'étendre votre main pour que votre désir se satisfasse... Essayez! Je vous assure que les oreilles froquées ne manqueront pas au rendez vous.

H. L.

L'INTERPELLATION CAVIGNAC

Les appréciations plutôt sévères d'un grand nombre de feuilles publiques ont dû prouver à M. Cavignac que le pays jugeait, au moins inopportune, sa question au ministère de la guerre, au sujet de l'affaire Dreyfus; le député de la Saône n'en persiste pas moins à vouloir interpellier, et, tout permet de croire que son interpellation sera discutée samedi prochain.

Cependant, si l'on ajoute foi aux bruits de couloirs, les événements pourraient prendre une autre tournure; M. Méline justement ému des retards apportés à la discussion du budget par ces incessantes interpellations, monterait à la tribune au début de la séance et déclarerait que, le gouvernement, résolu à s'en tenir aux explications données à trois reprises, tant à la Chambre qu'au Sénat, n'accepterait plus aucune question concernant l'affaire Dreyfus, et le président du conseil inviterait la Chambre à dire nettement si elle partage cette manière de voir, de façon à donner au vote un caractère clair et décisif.

En cette circonstance, le cabinet serait sûr de sa majorité, car aux députés qui pensent comme M. Méline viendraient s'ajouter tous ceux qui brûlent d'en finir avec le budget pour aller chauffer leur candidature dans les départements.

Les ignobles agissements du syndicat de trahison, tout en créant dans la rue une agitation dangereuse, interrompent la marche des travaux parlementaires, et si la Chambre avant de se séparer tient à voter la loi de finances elle n'a plus une minute à perdre; quelle se mette à la besogne et laisse à l'opinion et à la justice le soin de museler de chatter l'immense association Reinach Zola-Guyot-Dreyfus.

G. T.

Nos Dépêches

SERVICES TELEGRAPHIQUES ET TELEPHONIQUES SPECIAUX

Un Attentat Anarchiste

Les amis de Zola dans leurs œuvres

Paris. — Cette nuit, à 2 h. 25, le gardien de la paix Renard était de faction devant le poste de police du XVII<sup>e</sup> arrondissement qui se trouve rue Berzéjus, 4, près de l'avenue de Clichy. Il vit soudain un homme s'approcher de lui; il crut avoir affaire à un passant attardé en quête d'un renseignement et l'attendit sans défiance. Tout à coup, sans proférer une parole, l'homme, grand et robuste, se jeta sur lui, lui porta un premier coup de couteau dans la région du cœur, recommanda et le larda littéralement avec son arme.

Blessé à la poitrine, au ventre, aux bras, aux jambes, le malheureux gardien tomba sur le trottoir. L'attaqué avait été si brutalement qu'il n'avait pu se défendre ni pousser un cri.

Arrestation étonnante

L'agresseur allait sans doute prendre la fuite en abandonnant sa victime, lorsque une circonstance imprévue l'en empêcha.

Au moment précis où l'agent Renard

s'affaissa sur le trottoir, le gardien de la paix Lebreton vint le relever de sa faction; d'un coup d'œil il embrassa la scène, se précipita sur l'agresseur en appelant à l'aide.

La lutte s'engagea entre les deux hommes. Le meurtrier n'avait pas abandonné son couteau et frappait à grands coups le second agent qui, comme son camarade, n'avait pas eu le temps de dégainer. Pourtant, après avoir reçu sept blessures aux bras et aux jambes, Lebreton réussit à s'emparer de l'arme de son adversaire.

En même temps, le sous-brigadier Roussel, attiré par les cris de son subordonné, sortit du poste et arrivait sur le lieu de la lutte, suivi du gardien Chapelle. Ils se jetèrent à leur tour sur le forcené qui se débattait furieusement, distribuant autour de lui des coups de poing et des coups de pied.

Une lutte terrible s'engagea dans la rue déserte. Trois agents purent enfin s'emparer de lui. Ils l'entraînèrent dans l'intérieur du poste, le poussèrent dans le violon, où ils l'enfermèrent. Puis, ils s'empressèrent auprès de leurs camarades blessés.

L'état de Renard paraissait grave; l'infortuné gardien de la paix s'était traîné jusqu'à l'intérieur, où il gisait sans connaissance sur le carreau; ses vêtements étaient déchirés, décapés de coups de couteau et maculés de sang. Lebreton, lui, n'avait reçu que des blessures relativement légères aux bras et jambes; ses vêtements étaient également déchirés. Malgré les souffrances qu'il endurait, ce brave homme ne voulut pas qu'on s'occupât de lui; au contraire, il manifesta l'intention de secourir son collègue, et jetant le geste à la parole il prit un récipient quelconque et se dirigea vers la porte pour aller pulser de l'eau à la fontaine.

Nouvel attentat

Ici la description des lieux est nécessaire à l'intelligence de notre récit.

Le violon est une petite prison divisée en deux compartiments: l'un destiné aux hommes, l'autre aux femmes. Il est situé au fond du poste. A l'entrée, le poste est de forme rectangulaire; il se rétrécit vers le fond. Dans le milieu s'élève une colonne de soutènement. Les portes du violon sont pleines jusqu'à hauteur d'homme et se terminent par des barreaux de fer reliés par une toile métallique afin de laisser l'air pénétrer à l'intérieur.

Dès que le prisonnier fut enfermé, il se mit en devoir d'arracher la toile métallique. A bout de forces les agents s'étaient contents de pousser leur prisonnier dans le petit local et n'avaient pas pu le fouiller. Or celui-ci était encore muni d'un revolver de luxe de calibre de 7 millimètres, dit d'ordonnance, et médialité de nouveaux crimes.

En se dirigeant vers la sortie, sa cruche à la main, Lebreton passa devant la porte du violon.

Le misérable passa le canon de son arme par un trou du grillage, ajusta Lebreton et fit feu. La balle traversa la joue du gardien de la paix qui tomba sur le sol.

Le prisonnier tira alors sept autres balles sur le groupe des agents renforcé maintenant de quelques-uns de leurs collègues qu'on était allé chercher.

Tas de brigands! cria-t-il, je vous tue! tous! Vive l'anarchie!

Le siège du violon

On devine l'effroi des malheureux qui étaient ainsi à la merci du forcené qu'ils ne pouvaient pas atteindre. Ils avisèrent enfin la colonne de soutènement en face de la ligne de mire de leur agresseur et, en file indienne, s'abritèrent derrière elle.

Cependant, M. Rouffaud, commissaire de police, qu'on était allé prévenir arriva. Il commanda à ses hommes de mettre revolver au poing devant la porte du violon et parlementa avec l'anarchiste.

— Si vous ne vous rendez pas, lui dit-il, et ne me faites pas passer votre revolver, j'ordonne à mes hommes de vous brûler la cervelle.

— Ah! c'est vous le commissaire, répondit le prisonnier, si j'avais été informé de votre visite, j'aurais gardé une balle pour vous.

— Il ne s'agit pas de cela, répondit M. Rouffaud, votre revolver ou je commande feu.

— Eh bien, je vais vous le rendre, mais donnez moi votre parole d'honneur que je ne serai pas maltraité.

— Je vous la donne, répondit M. Rouffaud. L'anarchiste tendit alors son revolver et sa boîte de cartouches au magistrat.

L'interrogatoire

Il restait encore à extraire le meurtrier du violon et à le ligotter. Le commissaire ignorait s'il ne lui restait pas encore une arme dans ses poches.

Il fit ouvrir la porte du violon et ordonna au prisonnier de passer un bras par l'interstice, puis un autre; on put ainsi lui lier solidement les poignets et procéder à son interrogatoire.

Il déclara se nommer Claude-François Etievant et être né à Paris en 1865. Questionné sur le mobile de son attentat, il a fait une profession de foi anarchiste.

« Je n'avais aucun grief personnel contre mes victimes que je considérais comme des hommes inconscients, a-t-il dit, mais je suis un ennemi de la société. Je suis un libéral ennemi de toute autorité, de toute organisation.

« Vous n'avez qu'à lire les brochures que j'ai publiées pour être édifié sur ma façon

de penser. J'ai choisi des gardiens de la paix pour victimes parce qu'ils m'ont paru être l'emblème de l'autorité, de l'ordre social qui nous opprime. Vous l'eussiez mieux représenté qu'eux, c'est pour cela que je vous ai exprimé mes regrets de ne pas vous avoir tué. »

M. Rouffaud ne put obtenir d'Etievant l'expression d'un autre regret que celui de n'avoir fait que deux victimes.

Le meurtrier

L'anarchiste Etievant est d'une taille légèrement au-dessus de la moyenne et d'une rare vigueur. Sa figure est pâle et son teint bilieux. Il porte une assez forte moustache pendante chatain foncé. Ses cheveux sont coupés courts. Ses yeux sont vifs et durs. Tout dans sa physionomie exprime la violence.

Il est vêtu d'un habit noir et d'un pardessus bleu foncé à col de veours.

Il professe depuis sa jeunesse des sentiments anarchistes et fut impliqué il y a cinq ans dans l'affaire du vol de diamant à Soisy-sous-Etelle et condamné à 5 ans de prison.

Sorti de la maison de Clairvaux au mois de juillet dernier, Etievant se lança avec une ardeur nouvelle dans la propagande anarchiste. Il écrivit une brochure contre le président de la République et entra en qualité de gérant au journal le Libérateur où il publia des articles violents qui amenèrent des poursuites contre ce journal.

Etievant averti prit la fuite. On le crut en Belgique et fut condamné par contumace à 2 ans de prison.

Le Petit Temps fournit sur Etievant la biographie suivante:

Georges Claude-François Etievant, l'auteur de l'attentat, est né le 8 juillet 1865, à Paris. Il a donc trente-deux ans. Etievant a habité longtemps Clichy avec son père et son frère, anarchiste comme lui. Georges Etievant, après avoir servi cinq ans dans un régiment de zouaves en Algérie, revint à Paris, où il exerça la profession d'ouvrier typographe chez un imprimeur d'Asnières.

Son frère et lui prirent une part active aux menées anarchistes; ils furent arrêtés une première fois, dans la nuit du 5 au 6 septembre 1891, au moment où ils placardaient des affiches contenant des injures contre la magistrature et la police.

Georges-Claude fut condamné à 50 francs d'amende, le 12 octobre 1891, pour port d'armes prohibés. A la suite du vol de diamant de Soisy-sous-Etelle, dirigé par Ravachol, on fit une perquisition chez les deux frères. Claude Etievant fut condamné le 28 juillet 1892 à 5 ans de prison pour complicité de vol et de récel par la cour d'assises de Versailles.

Il subit sa peine à Poissy et revint à Paris à sa libération le 28 juillet de l'année dernière; il était domicilié à Saint-Ouen chez son frère.

Les deux frères collaboraient à la rédaction du Libérateur, journal anarchiste.

Le 18 novembre 1897, par mandat de M. Bertulus, juge d'instruction, des perquisitions furent faites dans les bureaux du journal le Libérateur et au domicile d'Etievant.

On y trouva des écrits de telle nature, qu'un mandat fut décerné contre lui.

Etievant disparut avant qu'on eut pu l'arrêter et se réfugia à Londres et non à Bruxelles, comme on l'avait cru. Son signalement fut envoyé aux commissariats de la frontière, car depuis longtemps on le signalait comme un individu exalté, dangereux et capable des pires violences.

Il a pu, malheureusement, déjouer la surveillance dont il était l'objet et revint à Paris, où il se tint caché jusqu'au moment d'exécuter l'attentat qu'il avait projeté.

Les Blessés

Paris. — L'état des blessés, ce matin, était assez satisfaisant; l'agent Renaud, qui avait reçu huit coups de couteau, a été sérieusement blessé, cependant sa vie n'est pas en danger.

L'agent Lebreton, frappé de quatre coups de couteau, a reçu en outre une balle de revolver au visage. Ce dernier est marié et père d'un enfant de trois ans; son état non plus n'est pas désespéré.

M. Blanc, préfet de police, accompagné de son chef de cabinet, est allé, ce matin, prendre des nouvelles des blessés et leur a prodigué des consolations. Il a demandé au ministre de l'intérieur de décerner des médailles d'honneur aux deux agents blessés.

M. Barthou, ministre de l'intérieur, accompagné de M. Blanc, préfet de police; M. Sauton, président du conseil municipal, s'est rendu à deux heures à l'hôpital Bichat, où est soigné l'agent Renard; il a remis à M. Renard une médaille d'or de première classe, en le complimentant du courage qu'il avait montré. M. Barthou a exprimé le vœu qu'il se rétablisse promptement; après cette visite, le ministre s'est rendu au domicile de M. Lebreton, rue Lantiez, et lui a remis une médaille d'or de première classe; le ministre a également félicité M. Lebreton et lui a exprimé l'espoir qu'il serait bientôt rétabli et qu'il continuerait ensuite à remplir son devoir.

M. Barthou a ensuite envoyé à M. Rouffaud, commissaire de police, et au sous-brigadier une médaille d'or de deuxième classe. L'agent Chapelle qui a contribué, lui aussi, à l'arrestation d'Etievant, a reçu une médaille d'argent de première classe; l'état des deux blessés est aussi satisfaisant que possible.

LE SYNDICAT DREYFUS

En cour d'assises

Paris. — Le parquet du procureur général vient de recevoir la plainte du général Billot, ministre de la guerre, à lui transmise par le ministre de la justice contre le gérant de l'Aurore et Emile Zola.

Deux solutions se présentent, on le sait; ou bien une information préalable serait ordonnée ou bien le gérant de l'Aurore et Zola seraient cités directement devant la cour d'assises dans les délais que nous avons indiqués hier.

C'est à ce dernier parti que s'est arrêté le parquet général.

Une exécution

Le conseil de l'Ordre des avocats s'est occupé hier du cas de M. Leblois.

La décision prise est encore ignorée.

La réponse de Darlan

Bordeaux. — M. Darlan, ancien ministre de la justice, actuellement à Bordeaux, a adressé la lettre suivante à la France de Bordeaux au sujet de la note parue dans ce journal et dans les journaux de Paris:

Monsieur le Directeur, A mon passage à Bordeaux on me communique la France de ce jour qui dans ses dépêches de nuit sous le titre « M. Darlan complice », insinue que M. Joseph Reinach parlant de l'affaire Dreyfus aurait dit: « Nous avons été retardés par la retraite inopinée de M. Darlan qui nous avait formellement promis la révision ». Ma réponse sera courte et nette: « Je n'ai promis à personne la révision du procès Dreyfus ».

« Veuillez je vous prie, M. le directeur, insérer ces quelques lignes dans le plus prochain numéro de la France et recevoir l'expression de mes sentiments distingués. Signé: DARLAN ».

L'interpellation Cavignac

La plupart des journaux continuent à croire que l'interpellation de M. Cavignac viendra samedi.

L'Éclair dit que plusieurs membres du parlement estiment qu'il y aurait lieu de la retarder, la déclaration de M. Lebrun-Renaud n'ayant été un des documents de l'affaire Zola. Mais au cas où l'interpellation serait déposée, ce serait le général Billot seul qui serait chargé de faire une réponse péremptoire.

Le Commandant Esterhazy

Paris. — Suivant le Petit Journal, sur les conseils de l'autorité militaire, Esterhazy a renoncé à créer, dans l'agitation actuelle, un incident quelconque. Esterhazy a reconnu que l'acquiescement a donné satisfaction à son honneur.

Le Général Gallifet

Le Journal se dit en mesure de confirmer que le général Gallifet se propose d'intervenir en faveur du lieutenant-colonel Piquart.

Les amis de Zola

Le Libérateur, organe des anarchistes, publié dans son dernier numéro un long article où perce la reconnaissance des pièces de quarante sous distribuées au meeting de samedi et des subsides versés naguère par la caisse des Rothschild.

Il pourrait se résumer en deux mots: « Vive Israël! »

LES

Manifestations antisémites

A PARIS

Paris. — La matinée a été calme. Les mêmes mesures que les jours précédents ont été prises pour arrêter dès le début toute tentative de manifestation. Les ponts depuis celui de l'Alma jusqu'à celui d'Austerlitz, sont gardés par des détachements de 15 gardiens de la paix afin d'empêcher les étudiants de pénétrer dans le centre de Paris. Dans tous les postes de police les agents sont au complet; les domiciles d'Emile Zola et de Mathieu Dreyfus, ainsi que le Cercle militaire, sont soigneusement gardés.

4 à 500 étudiants se sont réunis vers 3 heures, rue Soufflot, près de l'Ecole de droit, conspuant Zola et les Juifs, mais la police étant intervenue, les étudiants se sont dispersés dans différentes directions.

Environ 200 étudiants sont arrivés par la rue Montmartre jusqu'au boulevard des Capucines, ils voulaient se rendre au cercle militaire, mais ils ont été dispersés.

Un autre groupe est arrivé jusqu'au bas de l'avenue de l'Opéra. Il a été également réprimé.

Une certaine animation règne aux abords du Cercle militaire; il n'y a pas eu d'incidents graves.

Les premiers condamnés

Paris. — La 10<sup>e</sup> chambre correctionnelle a condamné aujourd'hui à 25 francs d'amende les nommés Georges et Edouard Macey qui ont été arrêtés au cours des dernières manifestations pour avoir proféré les cris de: « Mort aux Juifs! Conspuiez Zola! » et avoir injecté les agents qui les arrêtaient.

Le chambard général





ROGER BONTEMPS PAR PAUL FEVAL

Les uns pleuraient, mélancoliquement assis, les autres se tordaient en dardées allégres; d'autres enfin comptaient, sombres mathématiciens, le nombre d'onces qui viendrait à leur part. Tous souffraient. Aucun n'eût donné son angoisse pour les sérénités du paradis. Faim de l'or! soit de l'or! effort et puissance de Satan!

pas à diriger leur course, mais on ne songe point à cela. Pour d'abord, c'est le principal. Elles se disaient : une fois libérés, nous aurons des ailes. Mais, de temps en temps, une ombre silencieuse glissait dans la nuit. Jonathan Smith veillait. Les événements avaient marché vite. Il n'était pas plus de minuit. De temps en temps des acclamations s'élevaient en gerbes au-dessus du tertre. Il y avait là un foyer de joie qui n'était pas prêt de s'éteindre. Tout le monde, cependant, ne pouvait rester à ce cœur même de la fête. Il y avait des tâches multiples. Chacun, excepté Jonathan, donnait ce soir un vaillant coup de collier. La hache résonnait dans le bush, où l'on abattait des arbres. Sam et Tom, reconnaissables à leur grande taille, aborèrent tous deux Jonathan et lui reprochèrent son inaction. Il y eut querelle, mais la querelle dura peu. On n'avait pas à se quereller. Les deux frères aînés s'éloignèrent la bouche et firent atteler plusieurs chariots qui prirent la direction du bush. Un parti, éclairé par des torches et bien armé, se mit en marche derrière eux. Après un intervalle, nos cavaliers purent voir ces chariots qui venaient un à un rouler non pas vers le camp, mais vers la lagune et paraissant chargés de troncs d'arbres. Dès que le premier chariot fut arrivé, la hache retentit de plus belle sur les bords du creek. L'heure de la fête était passée; de toute part on travaillait avec une activité dévorante, mais de loin, de près, à droite, à gauche, partout où il y avait une voix, un mot se dégageait de ce bourdonnement de ruche, un mot incessamment répété, comme les devoirs hindous enflent, dit-on, pendant des années entières, d'interminables chapeteaux de prières qui se composent du seul nom de Siva!

l'exaltation montait; toutes les têtes avaient le transport. L'effet opposé se produisit chez nos pauvres prisonnières. Elles avaient d'abord regardé avec une anxiété avidité ce mouvement, ce tohu-bohu de réjouissance et d'efforts. Elles avaient, bien entendu, compris du premier coup le motif même de ces allégres, mais le but de tant de travaux confus, attaqués tous ensemble et menés avec un démoniaque entrain, leur échappait. Les heures s'écoulaient. Le bruit, l'agitation restaient toujours les mêmes. A la longue, une lassitude profonde, engendrée à la fois par leur angoisse et le trouble de leurs gardiens, pesa sur elles. Les objets extérieurs devinrent moins distincts pour leurs yeux. Elles ne dormirent pas, oh! certes, mais leur faculté de souffrir s'engourdit. Vers trois heures du matin, quand la lune à son déclin penchait vers l'ouest derrière la ceinture du bush, elles étaient affaissées l'une contre l'autre sur le tapis; froides toutes deux et les yeux fermés comme deux mortes. En ce moment, un clameur plus rauque les redressa épouvantées. La scène avait changé. En se rouvrant, leurs yeux éblouis se heurtèrent à une tempête de lumière. Le tertre ruisselait de feu, au milieu desquels les gamblers morts brillaient comme deux cerques immenses. Elles eurent rêver, tant ce bizarre coup de théâtre leur semblait sortir de la réalité. Mais il y avait un objet dont la vue leur cria: Tout ceci est vrai, vous êtes bien éveillées! Les cierges allumés brûlaient en l'honneur d'une divinité. La tonne d'or était là. Les lumières de l'autel tombaient sur le dieu. Et les fidèles priaient, aboyant et menant une ronde désordonnée autour du saint autel de la tonne. C'était le sabbat de l'or, et rien ne peut dire l'effet de ces pluies de feu arrosant ces rogations diaboliques. La tonne se balançait, suspendue aux

poignées. Au dessous d'elle était le char. Et la tonne allait alénoir, rugissant des obscénités féroces, roulant de fauves épilepsies. Ronde horrible! Ecoutez! Elles virent cela, les deux captives! Entre les vivants il y avait des morts. Ne faut-il pas que tout le monde s'amuse! Les fous enragés entraînaient « le pauvre Dodge » dont les jambes molles balayaient l'herbe hideusement, et aussi les tués de la dernière bataille. De leurs yeux agrandis, Nannette et Anhita cherchaient à reconnaître ces têtes pendantes, entrainées dans une stupéfiante profanation. Elles n'eurent pas le temps de s'évanouir, quoique leurs cœurs cessassent de battre dans leurs poitrines. La terreur qui combattait l'horreur les tint debout, roides sur leurs jambes et pareilles à des statues. La tonne était dans le char. La tonne se débâta et roula vers le camp comme une avalanche. La tonne, devenue meute, aboyait avec d'extravagants éclats: — A mort, Jonathan! à mort, le tyran! à mort le traître! Tom et Sam restaient en arrière. Il y eut, à quelques pas de nos captives, une lutte courte, mais rude, dans laquelle on entendit parler six fois le revolver de Jonathan. Anhita et Nannette ne purent voir. Mais un cortège passa, entouré des inévitables torches. Quatre hommes portaient, en riant et en blasphémant, un fardeau inerte, qui était Jonathan Smith garrotté. Les deux jeunes femmes se sentirent perdues, elles échangeant le baiser d'adieu puis elles s'affaissèrent sur le tapis, attendant la fin. Elles entendirent, comme en un songe, Sam et Tom ordonnant de charger de sable tous les chariots du campement. Ces chariots s'éloignèrent dans des directions diverses. Au moment où le jour naissait, mettant des lueurs indécises dans la nuit, un coup de pied violent défonça leur porte. Deux hommes les prirent à bras le corps et les

emportèrent. Il n'y avait plus de camp. L'incendie s'élevait, éclairant de reflets sombres les grands gamblers tout roides qui restaient encore debout. Le soleil était parti labouré de profondes ornières. Anhita, succombant enfin, n'avait plus sens, mais Nannette prit instinctivement à la main une poignée de fleurs parisiennes et les sembla lancer de la route. Le temps s'était chargé de nouveau et la pluie tombait à torrents. On arriva au bord de la lagune, où un radeau grossièrement construit, expliquait les travaux de la nuit. Les deux jeunes femmes y furent déposées, non loin de la tonne d'or, et le radeau se mit en mouvement aussitôt vers le sud-est, où la lagune s'enfonçait sous bois. — Comme cela, dit Sam Smith, nous ne laisserons pas de traces. — Et ils restèrent longtemps, ajouta Tom avant de trouver la vraie piste parmi toutes celles que nos chariots de sable leur auront laissées à choisir! Nannette était désormais seule à écouter. Elle lança par-dessus le bord quelques-unes de ces bulles de verre mignonnes que les fleuristes emploient pour fabriquer les grappes dorées de leurs parquets. Les petites bulles tombèrent inaperçues et flottèrent sur l'eau dormante de la lagune. XVI La piste d'or

cerce de piquets, de manière à manière à tourner le renflement de la courbe contre le vent, et la maison australienne est achevée. Il faisait nuit. La lune voyageait dans le ciel brillamment azuré, combattant la splendeur des constellations australes et blutant l'argent de ses rayons à travers le clair feuillage de géants myrtacés. Devant le feu, un kangourou coupé en quatre rôtit, embroché dans une baguette de carabine. Parmi les quatre hommes qui en surveillaient la cuisson avec un évident intérêt, deux étaient blessés, savoir: Grelot, d'une balle à la joue, Miguel le Malgache d'un coup de couteau-bowie à l'aîne gauche; cette dernière blessure était grave et profonde; Mornaix la pansait avec soin et habileté, en homme rompu à ce genre de besogne. Grelot se pansait tout seul, ou plutôt il se débarbouillait, car sa blessure était légère. Roger, revêtu de son costume du Rodeur-Gris qui valait, en vérité, mieux que l'habit Dassautoy pour la vie qu'il menait, depuis quinze jours, n'avait pas une égratignure et s'occupait du rôti. — Pensez-vous, demanda Grelot, que ce damné coup de revolver nuise ultérieurement aux avantages de ma figure? — No bouge pas! ordonna Mornaix à Miguel. — Car! j'gronda le Malgache, je soute comme saint Laurent sur le grill! C'est Sam qui m'a donné cela, le grill! Maudit! et la grosse Tom m'a engourdi le bras au moment où j'allais casser la tête de son frère. Je n'ai pas faim de kangourou, mais je m'attends bien mes dents dans le cœur de ces deux bandits. — Mauvais ragout, fit observer Roger en retournant le rôti.

Hotel-Restaurant Rousset VIENNE - RUE DE L'HOPITAL - VIENNE

GRANDE INFIRMIERIE CANINE GROSSETTE Fils, Vétérinaire 95, Rue Molière (près de la Nouvelle Préfecture) Cabinet de midi à 3 heures (chiens et chats) Consultations à domicile Les chiens sont traités à l'infirmerie en traitement, soins et observation.

BLANCHISSERIE MODELE Rue des Remparts-d'Alain, 40, LYON Teinture, dégraissage, Lessive hygiénique. Lavage sans usure oppression des produits nuisibles. Beauté du linge. — Gros et détail. — Tous nos dégraissages sont faits à sec. — On prend à l'ère à domicile. — Envoi à tarif sur demande. Succursale: Rue Sergent-Dandane, 8

AUX SPÉCIALITÉS 1 bis, quai de la Pêche (au coin de la rue Constantine) LIQUEURS DE MARQUES ET VINS FINS Cafés, Thés, Chocolats Maison recommandée à nos Lecteurs A l'occasion du nouvel an, la Maison offre un superbe moulin à chocolat à tout acheteur de 25 fr

HOTEL DES VOYAGEURS 17, place Carnot, 17 (près la gare de Perrache) Maison recommandée à MM. les Ecclésiastiques et à MM. les Religieuses

AU D'ARQUEBUSE De l'Hermitage des Frères Maristes ou LIQUEUR VULNERAIRE PERFECTIONNÉE LE LITRE: 4 fr. 50 Souveraine contre les Foulures, Entorses, Coups, Contusions, Coupures, Ecorchures, Brûlures, Fractures, Plaies Récentes, Gangrène. LIQUEUR DE L'HERMITAGE HYGIÉNIQUE, STOMACHIQUE & STIMULANTE LE LITRE: 5 fr. 50 Adresser les demandes au Frère Procureur général des Frères Maristes, à Saint-Genis-Lacal (Rhône).

ON DEMANDE dans le quartier Perrache ou à proximité, APPARTEMENT de 3 ou 4 pièces, av. c. Atelier de peinture. — S'adresser au journal.

AU NECESSAIRE 28, cours Morand, Mornand, 28, courses Lingerie, fourniture pour Modes, Coutures, etc. Prix très réduits. Succursale à L'ESSEY, 11, rue Servant

AUX 4 BLASONS MALVAL Graveur en tous genres Lyon, passage de l'Hotel-Bien, 24, Lyon

contre Ouleux... TOILE SOUVERAINE... MALVAL GRAVEUR EN TOUS GENRES

Polices remboursables à 100 Société Mutuelle Française 52e tirage

Table of lottery results for the 52nd draw of the Société Mutuelle Française. Lists numbers and corresponding amounts.

L'ESPÉRANCE Magasin de Chaussures Maison des mieux assorties et vendant le meilleur marché de Lyon

ACHAT ET VENTE d'Immeubles d'Usufruit et de Nue-Propriété Placements hypothécaires

A VENDRE JUMENT ARABE bien dressée, 4 ans Et Break neuf, roues patentes Prix: 800 francs

OCCASION EXCEPTIONNELLEMENT AVANTAGEUSE On demande commanditaire ou associé pour exploitation d'importante industrie et grand commerce en plein rapport

GRANDE PHARMACIE DE L'ÉLÉPHANT GRANDE BAISSE DE PRIX

A LOUER 46, rue de la Charité, 46 VASTE LOCAL Parfaitement aménagé, Belles Salles spacieuses

DOCTEUR JOBERT Ancien Interne Lauréat - Médecin Spécialiste à PARIS

GRAND RESTAURANT PARISIEN 43, rue des Remparts-d'Alain, Lyon

Fabrique spéciale d'Escaliers de tous systèmes R. LERTE

MEUBLES DE LYON Fabrication garantie, brev. s. g. d. g.

BOURSE DE PARIS du 19 Janvier Table with columns for various financial instruments and their prices.

BOURSE DE LYON du 19 Janvier Table with columns for various financial instruments and their prices.